

CHAPITRE 03 : LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

1. Aperçu sur la littérature québécoise

La **littérature québécoise** s'est épanouie en même temps que la « révolution tranquille » des années 1960, par laquelle les Québécois revendiquaient le droit d'user de leur langue et proclamaient leur spécificité culturelle.

Au Québec, c'est aussi l'école qui a joué un rôle essentiel en réservant aux auteurs locaux une place prépondérante dans les programmes scolaires. L'édition québécoise, qui existe depuis le XIXe siècle, avait d'ailleurs fourni les bases d'une circulation littéraire indépendante : le nombre d'ouvrages écrits, édités, diffusés au Québec constitue un ensemble impressionnant. Mais le revers de ce développement autonome, c'est que beaucoup de livres québécois ne sortent guère du pays et que certains écrivains peuvent souffrir de l'exiguïté de leur public et de l'enfermement dans leur province.

Au Canada, la pratique littéraire en français est un acte de résistance. « *On écrit pour vivre, se défendre et se prolonger* » (**Lionel Groulx**, 1926). Les poètes des années 1960 ont pris la parole dans un esprit de *ressourcement*, de *reconquête*, de *libération* : il s'agissait de rompre avec un passé de dépendance et d'agir sur le présent par l'affirmation du pouvoir de la langue ancestrale, la langue française. Poésie militante donc, fortement marquée par l'oralité, essentielle dans la tradition québécoise. Du chanteur **Félix Leclerc** au poète **Gaston Miron**, l'ambition était de créer le Québec comme une patrie poétique. Du côté du roman, **Marie-Claire Blais** a renouvelé sur le mode parodique la tradition du roman de la terre, à laquelle **Robert Lalonde** a su donner un nouveau souffle lyrique. **Michel Tremblay** explore dans ses *Chroniques du Plateau Mont-Royal* l'espace carnavalesque de la ville.

2. Exemple de textes québécois

2.1 *La Femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette

Née à Ottawa en 1926, Suzanne Meloche grandit dans une famille pauvre³ où on lui apprend l'importance de bien parler, de bien préserver le français. À la fin de son adolescence, elle part participer à un concours oratoire à Montréal, où elle fait la connaissance de Claude Gauvreau et du groupe des Automatistes, avec qui elle se sent chez elle. C'est d'ailleurs un des membres de ce groupe, le peintre Marcel Barbeau, qu'elle épousera. Mais celui-ci est de plus en plus absent, et Suzanne se sent prisonnière de ses enfants. Elle décide de les mettre dans un pensionnat (ils seront un peu plus tard adoptés séparément) pour vivre sa vie, une vie de voyage, de détachement et d'engagement sociopolitique. Elle n'aura jusqu'à la fin de sa vie que de très rares et courts contacts avec sa fille, toujours à l'initiative de cette dernière et contre son gré.

2.2 Un homme et son péché de Claude-Henri Grignon.

Homme avare, Séraphin prête aux habitants de son village (Sainte-Adèle) lorsque ceux-ci sont dans le besoin, mais à des taux d'intérêt abusivement élevés. Sa femme, la douce et pieuse Donalda, femme courageuse, est le seul être vivant qu'il semble aimer sincèrement.

Lorsque Donalda tombe malade, Séraphin refuse de demander les soins d'un docteur, de crainte que cela ne lui coûte trop cher et demande à Alexis s'il peut emprunter sa fille pour faire les corvées et aider Donalda. Après la mort de sa femme, Séraphin la place dans un cercueil trop petit pour elle et l'enterre au cimetière, dans le lot des Poudrier. Peu touché par cet événement, contrairement à la fille et à la femme d'Alexis, il se console en se disant qu'il n'aura plus à l'entretenir.

Un jour, une de ses vaches, qu'il avait obtenue en remboursement d'un prêt consenti à un villageois incapable de le rembourser, tombe à l'eau. Au moment où il tente de la sauver, il se rend compte que sa maison est la proie des flammes, et ce, à cause d'une soupe qu'il avait laissée sur le poêle. Pris de panique, Séraphin se précipite pour sauver les pièces d'or qu'il avait cachées dans un sac d'avoine. On retrouve son cadavre à demi calciné, une pièce d'or dans une main, des grains d'avoine dans l'autre.

3. Travail de la langue dans les littératures francophones

Qu'ils l'aient reçue comme langue naturelle ou choisie pour être leur langue d'expression, les écrivains d'expression française ne sont pas avares de déclarations enflammées pour proclamer leur amour de la langue française. **Léopold Sédar Senghor** célébrait cette langue « *de gentillesse et d'honnêteté* ». Le Mauricien **Raymond Chasle** en faisait la « *langue de toutes les succulences et de toutes les résonances* ».

Pourtant, le français des littératures francophones ne correspond guère à l'image de pureté et d'universalité rationnelle. Il exhibe les traces sous-jacentes (implicites) de la présence des autres langues avec lesquelles il est en contact dans les pays réputés francophones. Quand il n'est pas langue maternelle de l'écrivain, il porte la trace des combats et des déchirements au milieu desquels il a été acquis (« *Nous sommes des voleurs de langues* », proclamait le poète malgache **Jacques Rabemananjara**).

Cette langue des anciens dominateurs coloniaux, il a fallu, par la violence et la subversion, l'obliger à dire l'identité reconquise. Le français s'est donc ouvert aux différences : au lieu de la transparence universaliste, il a fait rayonner cet obscur noyau où se referme l'inaliénable particularité de l'autre. Beaucoup de propos d'écrivains se plaisent à souligner l'impureté fondatrice du « *français francophone* » : « *Mon français c'est du yiddisho-wallon, du bruxello-français, de la lumière et des ciels, entre Bruges et Ostende, qui solarisent et ombrent la langue* » (**Jacques Sojcher**, en Belgique) ; « *Je veux pouvoir mélanger en elle [la langue française] ma raison et ma folie [...], inviter d'autres mots à partager ses merveilles* » (**Jean-Claude Charles**, à Haïti)...

Les littératures francophones invitent donc à cette expérience capitale de l'étrangeté *de* et *dans* la langue, qui est peut-être le propre de toute expérience littéraire. **Marcel Proust** constatait que « *les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère* ». Ils sont comme la récompense d'un « *combat avec l'ange* ». Les écrits francophones

portent parfois toutes vives et ouvertes les traces de l'affrontement. Entrer dans un texte francophone, c'est pénétrer dans un espace de mots à la frontière de plusieurs cultures, c'est peut-être habituer son oreille à reconnaître la rumeur polyphonique du monde.

Beaucoup d'œuvres francophones ont su inventer de belles langues d'écriture, en laissant affleurer (palper) les parlures traditionnelles ou en jouant du métissage linguistique. Au Canada, l'acadienne **Antonine Maillet** mêle la saveur du parler régional à l'héritage revendiqué de **Rabelais**. Dans le théâtre et les romans du Québécois **Michel Tremblay**, le joul (parler populaire de Montréal) introduit sa gouaille et sa verdeur (jeunesse). L'Ivoirien **Ahmadou Kourouma** emprunte au malinké les mots et les figures qui disent la détresse du héros des *Soleils des indépendances* (1968). D'abord refusé par les éditeurs français à cause de son écriture déviante, ce roman fut d'abord édité au Québec, avant de connaître un succès considérable en France comme en Afrique. Deux autres romans suivront, *Monné, outrages et défis* (1990) et *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998). Le Marocain **Abdelkébir Khatibi**, lui, célèbre la « bi-langue » : « *Te parlant dans ta langue, je suis toi-même sans l'être, m'effaçant dans tes traces.* » Et c'est le créole qui habite le français romanesque des Antillais **Patrick Chamoiseau** ou **Raphaël Confiant**, et de tous ceux que leur théorie de la « créolité » a influencés (**Ernest Pépin**, **Gisèle Pineau**, etc.). Beaucoup de poètes (comme le Malgache **Jean-Joseph Rabearivelo**, le Libanais **Salah Stetié**...) ont tenté de transfuser en français les procédures poétiques et les modes de pensée de leur culture d'origine.

Conclusion

Dans tous ces exemples, y compris la littérature maghrébine, la langue du texte s'infléchit pour faire place à la parole de l'autre. Or telle est bien l'essence du projet littéraire francophone : dire la parole particulière et plurielle de groupes humains (parfois minoritaires et menacés) qui font confiance à l'universalité de la langue française pour attester leur présence au monde.

Bibliographie

1. M. Beniamino, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, L'Harmattan, Paris, 1999
2. C. Bonn, X. Garnier & J. Lecarme, *Littérature francophone. 1. Le roman*, Hatier-AUPELF-UREF, 1997
3. C. Bonn & X. Garnier, *Littérature francophone. 2. Récits courts, poésie, théâtre*, Hatier-Agence universitaire de la Francophonie, 1999
4. J. Chevrier, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Nathan-Université, Paris, 1999
5. J. Corzany, L.-F. Hoffmann & M.-L. Piccione, *Littératures francophones II. Les Amériques*, Belin, Paris, 1998.